

Ce que l'hiver nous dit de nous

Jean-Claude Ravet

Numéro 805, novembre–décembre 2019

Ce que l'hiver nous dit de nous

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92005ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ravet, J.-C. (2019). Ce que l'hiver nous dit de nous. *Relations*, (805), 14–16.



Jean-François LeBlanc,
Maison gaspésienne en hiver,
L'Anse-Pleureuse

CE QUE L'HIVER NOUS DIT DE NOUS

Jean-Claude Ravet

Nombre de personnes appréhendent l'arrivée de l'hiver. Sa longueur et sa froideur en rebutent plus d'un. Ce n'est pas seulement le cas d'immigrants pour qui le gel et la neige sont inconnus, ou de personnes vieillissantes ou handicapées qui voient dans la neige et la glace des dangers potentiels, ou encore de personnes à faible revenu pour qui l'arrivée du froid signifie automatiquement de greloter même chez elles à cause d'une isolation insuffisante ou pour économiser en électricité, sans parler des itinérants, infiniment vulnérables aux nuits glaciales. Ces appréhensions touchent Monsieur et Madame Tout-le-monde. Le géographe Louis-Edmond Hamelin, grand spécialiste de l'hivernité, estimait qu'en 2014, à peine 35 % de la population québécoise acceptait l'hiver convenablement, le plus consolant pour lui étant qu'il s'agissait surtout de jeunes... Ainsi pouvait-on espérer que ces derniers lèguent à leurs enfants leur amour de l'hiver et qu'avec le temps, ce contingent qui préférerait un pays sans hiver, et qui forme 65 % de la population québécoise, fonde comme neige au printemps.

Comment habiter vraiment un territoire comme le Québec sans aimer l'hiver qui dure cinq bons mois, ou du moins, comment l'accueillir comme une part de nous-mêmes, composante indissociable de notre québecité? Puisque notre pays, c'est l'hiver, comme le chante si bien Vigneault, se pourrait-il que notre frilosité à faire pays trouve là ses racines? Nous peinons à épouser les formes, les espaces, les écarts climatiques et les tempora-

Plus qu'un phénomène météorologique, l'hiver, au Québec, est un fait social total. Il révèle nos vulnérabilités et nos craintes face aux éléments, accentue l'isolement de certains, mais force aussi la solidarité, l'adaptation et l'ingéniosité. Notre rapport historiquement trouble à cette saison, à la fois détestée et chérie, n'est-il pas à réfléchir davantage, au moment où même dans le Grand-Nord les changements climatiques font vaciller l'hiver et le froid?

lités qui sont les nôtres pour bâtir nos rêves. Comment et où puiser le courage de le faire si l'hiver déplaît tant? On pourrait même avancer que perdure peut-être chez nous une mentalité de colons, nostalgiques de leur mère-patrie. Ces colons, d'abord français puis canadiens-français, arrivés en pays d'autochtonie sans l'habitude d'un tel froid et d'une telle abondance de neige, ont lutté pour survivre à l'hiver, comme une épreuve à passer, un fardeau à porter pour qui regarde encore sa terre natale, les saisons de là-bas, avec regret. De fait, à part les Autochtones, et une minorité des autres, vivons-nous vraiment comme un peuple du Nord pour qui l'hiver est partie prenante de son univers mental, culturel, psychique, spirituel autant que temporel et spatial?

Pour y arriver, il faudrait résolument nous inscrire à l'école des Autochtones et apprendre auprès d'eux à habiter le Nord, comme les premiers arrivants français ont appris à déjouer la mort que faisait planer sur eux le scorbut, grâce aux décoctions d'écorces et d'aiguilles de conifères dont les Autochtones avaient le secret. Grâce à eux, ils ont aussi appris à se déplacer dans la neige. Mais au-delà des techniques utiles, il nous faut apprendre à habiter le territoire et l'hiver comme une modalité de notre être et de la vie – et non pas comme une simple absence d'été, un manque de chaleur, une saison morte. Car il y a tant de vie dedans, pour paraphraser Félix. Par sa beauté, sa lumière, ses musiques, ses fêtes, ses rituels, son rapport différent au temps, à soi et aux autres, l'hiver, en soi, est un monde.

« Ils marchent
sans courbure,
attentifs
aux sons de la neige
sous la raquette

des bâtons
à message
les attendent
au milieu du lac gelé. »

Joséphine Bacon

Même parmi les pires « hivernophobes », comme Hamelin les a si bien nommés, ceux et celles qui chialent contre l'hiver avant qu'il ne pointe son nez froid, même parmi les *snowbirds* invétérés qui hivernent au sud des mois durant, ou les vacanciers qui le fuient une semaine ou deux, beaucoup savent reconnaître la luminosité unique et magnifique d'un mois de janvier ou de février, s'émerveiller devant un paysage enneigé et givré, éprouver une joie enfantine à jouer dans la première neige, à marcher dans la poudrière, même si le souvenir de la gadoue ou de la sloche les hante aussi.

Avec la beauté, la lumière et les jeux d'hiver, les festivals restent également des moments privilégiés pour renforcer l'amour de l'hiver. À tout seigneur, tout honneur, la palme revient au Carnaval de Québec, qui fête cette année son 65^e anniversaire mais qui est l'héritier d'une tradition qui a vu le jour dans la capitale en 1894. Avec son palais et ses sculptures de glace, son Bonhomme carnaval, ses compétitions de canot et son défilé nocturne, il réjouit le cœur des Québécoises et des Québécois en février. Ce n'est pas pour rien que les gens de Québec entretiennent un rapport serein avec l'hiver, bien davantage que les Montréalais qui, heureusement, s'en inspirent depuis plusieurs années, avec entre autres la Fête des neiges et Montréal en Lumière.

L'hiver marque en tout cas profondément notre imaginaire. Les différentes « tempêtes du siècle », le verglas de 1998, les coupes Stanley gagnées par les Canadiens sont pour beaucoup des repères biographiques. Des fêtes comme Noël et le jour de l'An sont indissociables de l'hiver. Quand la neige se fait attendre ou qu'un redoux chasse la première neige, combien sommes-nous à l'approche des Fêtes à appeler de nos vœux la bordée qui donnera les couleurs nivéales tant attendues aux réveillons du 24 décembre et du Nouvel An ? Et, comme la foi s'inculture nécessairement, signe que l'âme du croyant plonge ses racines dans la chair sensible et la terre qu'il habite, dans nos contrées, la crèche de l'enfant Jésus et le sol que foulent les bergers sont recouverts d'épaisses chapes de neige.

Même si nous ne l'habitons pas toujours ou refusons de l'habiter par résistance, snobisme, déracinement ou faiblesse, l'hiver, lui, fait malgré tout sa place en nous. Pour preuve, les multiples gestes, pratiques, attitudes, habitudes



Jean-François LeBlanc, *Mon pays...*

« Un vrai hivernant hiverne, sans le traumatisme de l'hivernitude, durant la phase du plein hiver et tout en demeurant dans son hivernie nationale; il fait alors la démonstration que l'hivernité peut être vécue normalement. »

Louis-Edmond Hamelin

et rituels qui inscrivent profondément notre existence dans sa temporalité. Il y a la préparation de la terre, du jardin, des escaliers et de la maison en prévision de l'hiver, accompagnée du déballage des foulards, gants, bonnets, bottes, pelles, traîneaux, patins, sable ou sel. Puis, viennent les décorations de Noël, qui s'attardent souvent tout l'hiver; les bonhommes de neige qui se dressent spontanément les jours de neige molle; les séances de déneigement du trottoir ou de l'auto, devant chez soi, moments privilégiés de placotage avec les voisins. Alors que nous sommes le plus souvent encabanés au chaud, plusieurs rites de solidarité – comme celui de pousser seul ou à plusieurs l'auto d'un chauffeur « spinnant » désespérément dans un banc de neige, d'accompagner une personne âgée sur une surface glissante ou d'esquisser un regard complice à un passant qui vient de perdre, pendant un bref instant, l'équilibre sur une chaussée glissante, et tant d'autres petits gestes – signent notre commune appartenance.

L'hiver nous façonne, nous interpelle et nous habite, qu'on le veuille ou non. Il parle de nous, de nos manques, de nos amours, de nos espoirs et de nos craintes. Il attend patiemment, comme le territoire qui nous est imparti, qu'on le reconnaisse, bon gré mal gré, comme notre frère de sang, même si parfois il peut être agaçant quand il s'éternise. ☺

1. Daniel Chartier et Jean Désy, *La nordicité du Québec. Entretien avec Louis-Edmond Hamelin*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2014.